

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 7 (1979)

DOI: 10.11588/fr.1979.0.49334

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

einer zwar schon vor 20 Jahren begründeten, aber noch immer nicht unumstrittenen archäologischen Hilfswissenschaft. Als solche stellt sich die vornehmlich mit physikalischen und chemischen Methoden arbeitende »Archaeometrie« in den Dienst der archäologischen Prospektion, von Analysen und Zeitbestimmungen. Mit diesen Themen befassen sich nach einer Einleitung von M. PICON (S. 6–9) mehrere Artikel (S. 10–45).

Wird dieses 2. »Dossier« vornehmlich das Interesse von Archäologen finden, so ist zu erwarten, daß die bereits vorbereiteten »Dossiers« auch Historiker interessieren werden. Angekündigt sind für die folgenden Hefte der *Nouvelles de l'Archéologie*: »L'archéologie théorique«, »Archéologie et travaux publics«, »Diffusion des résultats archéologiques«, »La documentation en archéologie« und »Ethno-archéologie«.

Mehr noch als in den »Dossiers« werden die »Nouvelles de l'Archéologie« ihrer besonderen Aufgabenstellung, die sie schlagwörtlich mit »information et communication« beschreiben, durch Ankündigungen und Berichte über Ausgrabungen und Forschungsvorhaben, über Ausstellungen, Kolloquien u. a. Veranstaltungen gerecht. Von großem Wert sind auch die Informationen über Organisation, Finanzierungsmöglichkeiten und personelle Zusammensetzung archäologischer Verwaltungsinstitutionen (z. B. »Conseil supérieur de la recherche archéologique«, »Service des fouilles et antiquités«), von außeruniversitären und von universitären, häufig im Rahmen des Faches »Geschichte« eingerichteten Forschungszentren (z. B. die »Centres de Recherches Archéologiques« des CNRS). Hinzuweisen ist schließlich auch auf die Rubrik »Bibliographie«, in der vor allem Neuerscheinungen angezeigt und besprochen werden.

Das vielköpfige Redaktionskomitee, von dem stellvertretend J. CHAPELOT, G. DEMIANS D'ARCHIMBAUD, H. GALINIE und A. SCHNAP genannt seien, und die »Maison de Sciences de l'Homme«, das im Geiste der »Ecole des Annales« arbeitende große humanwissenschaftliche, insbesondere historische Forschungszentrum in Paris, sind zu der von ihnen herausgegebenen, neuen Zeitschrift zu beglückwünschen. Mit den »Nouvelles de l'Archéologie« entsprechen sie zwar zunächst einem seit langem und vielfach geäußerten Wunsch französischer Archäologen und Historiker, darüber hinaus werden sie aber auch den ausländischen, insbesondere den westeuropäischen Fachkollegen von großem Nutzen sein, dies umso mehr als die neue Zeitschrift wie *FRANCIA* eine internationale Berichterstattung anstrebt.

Hartmut AT SMA, Paris

Festschrift für Helmut BEUMANN zum 65. Geburtstag. Ed. par Kurt-Ulrich JÄSCHKE et Reinhard WENSKUS, Sigmaringen (Jan Thorbecke Verlag) 1977, X-422 p., 8 pl.

Les vingt contributions réunies dans ce volume de mélanges reflètent bien les préoccupations scientifiques de celui à qui elles sont dédiées. Elles portent, en très grande majorité, sur des sujets du haut moyen âge et du moyen âge classique



et concernent surtout la critique des textes et l'histoire des idées politiques et des institutions politiques et sociales au sens très large de la »Verfassungsgeschichte« telle que H. Beumann et W. Schlesinger l'entendent.<sup>1</sup>

Carlrichard BRÜHL (*Purpururkunden*, p. 3-21) rappelle que l'utilisation du parchemin pourpre et de l'encre d'or a été, comme le porphyre, le signe de l'autorité impériale au Bas-Empire et à Byzance et retrace l'histoire des diplômes écrits sur parchemin pourpre en Occident. Le premier, celui du roi lombard Aribert, du début du VIII<sup>e</sup> siècle, s'explique par l'*imitatio imperii*. Dans la suite, tous les exemplaires connus, datant du X<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle, sont délivrés en Italie ou pour des destinataires italiens, exceptés les diplômes pour Wibald de Stavelot. Le diplôme pourpre est, généralement, un diplôme solennel expédié à la suite d'un diplôme sur parchemin ordinaire, contrairement à ce qui se passe à Byzance: ainsi le diplôme de fondation de la *Cappella palatina* de Roger II de Sicile existe-t-il en deux exemplaires. Pour terminer, Brühl indique, pour le diplôme de Conrad III n° 245 en faveur de Corvey, un autre exemplaire pourpre conservé à Londres, ce qui porte à quatre les exemplaires connus de ce diplôme: deux sur parchemin ordinaire et deux sur parchemin pourpre.

Par rapport aux formules du protocole telle que l'*intitulatio*, les formules du dispositif des actes sont peu étudiées, parce qu'elles sont moins stéréotypées. Berent SCHWINEKÖPER (»Cum aquis aquarumve decursibus«. *Zu den Pertinenzformeln der Herrscherurkunden bis zur Zeit Ottos I.*, p. 22-56) s'attaque à la »Pertinenzformel« qu'il déclare, avec raison, provenir de l'usage romain. Les actes originaux mérovingiens et les collections de formules du VII<sup>e</sup> siècle comprennent déjà des formules compliquées et détaillées montrant quelques particularités qui révèlent des traditions antiques. Schwineköper se borne à une vague allusion générale aux actes romains pour expliquer l'origine de cette formule. Ne pourrait-on pas en voir l'origine dans les descriptions cadastrales qui sont insérées telles quelles dans les actes de vente ou d'échange? Car le cadastre romain comportait bel et bien la description la plus complète et la plus détaillée des propriétés énumérant la configuration et l'utilisation du terrain, l'appartenance en biens meubles, en cheptel et en hommes. Ainsi s'expliquerait facilement ce que Schwineköper souligne avec raison: la »Pertinenzformel« ne se dégrade pas en une formule vide de sens, même si sous Charlemagne et Louis le Pieux elle a tendance à se figer et si, au X<sup>e</sup> siècle, elle se fixe en une formule »normale« en Allemagne. Les particularités, telles que les salines dans les diplômes pour Magdebourg ou Salzbourg, ou les vignes, moulins, forêts ou pêcheries si fréquents dans de nombreux diplômes montrent bien qu'à côté de la constitution »normale« d'un domaine, l'auteur de l'acte tenait compte de sa constitution particulière. Les formules doubles telles que *quesitis et inquirendis, mobilibus et immobilibus, viae et inviae* comportent toutes un contenu juridique bien délimité. En somme, les »Pertinenzformeln« mériteraient davantage l'attention des historiens des institutions économiques et sociales.

<sup>1</sup> Cf. à ce propos le compte-rendu de la Festschrift für W. SCHLESINGER, dans: *FRANCIA* 3 (1975) p. 720.



Hans-Dietrich KAHL (Symbol- und ideengeschichtliche Grundlagen der Urform kirchlicher Kaiserkrönung, p. 57–79) retrace la tradition de la symbolique du couronnement impérial à Byzance. L'empereur dépose la couronne sur l'autel de Sainte Sophie, puis la reçoit des mains du patriarche. C'est la forme christianisée d'un usage de l'ancien Orient, observé à Rome lors des couronnements des rois vassaux.

Herwig WOLFRAM (Theogonie, Ethnogenese und ein kompromittierter Großvater im Stammbaum Theoderichs des Großen, p. 80–97) explique les lacunes dans l'arbre généalogique des Amaliens que Jordanès a dressé dans son *Origo Gothica* par une sélection délibérée que fit Théodoric le Grand. Celle-ci concerne, en particulier, Vandalarius-Vidirich, grand-père de Théodoric, qui s'était séparé de la *gens* principale des Ostrogoths et avait donc affaibli la force des Amaliens. Wolfram élargit l'étude des héros éponymes pour y englober celle de la formation de la *gens* des Ostrogoths.

Karl HAUCK (Zur Ikonologie der Goldbrakteaten XV: Die Arztfunktion des seegermanischen Götterkönigs, erhellt mit der Rolle der Vögel auf den goldenen Amulettbildern, p. 98–116) interprète un motif fréquemment représenté sur les amulettes nordiques, les bractéates d'or du V<sup>e</sup>/VI<sup>e</sup> siècles: un dieu – Mercure, le prince des dieux – qui se trouve souvent au dessus d'un cheval est accompagné d'un oiseau ou d'une espèce de serpent ou de chien. Hauck y voit une scène de guérison. Le dieu »souffle« sur la partie malade du cheval et le libère ainsi du mal. Hauck rapproche cette scène de l'*exsufflatio* lors de l'exorcisme du rite baptismal.

Reinhard WENSKUS (Zur fränkischen Siedlungspolitik im Saalegebiet, p. 125–136) apporte des éléments nouveaux au débat sur l'existence ou l'absence d'une colonisation militaire sous les Mérovingiens. Les premiers Mérovingiens ont déporté des Thuringiens vers le Rhin inférieur et transplanté des Saxons, des Frisons et des Angles venant d'Angleterre dans la région de l'Unstrut et de la Saale. L'établissement des Warnes, le départ des Saxons qui suivaient les Lombards en Italie, puis leur retour marquent autant d'étapes de cette colonisation militaire dirigée par les Mérovingiens. Le paiement d'un tribut de 500 *vaccae inferendales*, sa suppression par Dagobert I<sup>er</sup> et son rétablissement par Pépin en 748 sont les reflets lointains de la colonisation mérovingienne et contrastent avec l'exemption de cens des colons aprisionnaires en Espagne et en Aquitaine ou plus tard en Europe de l'Est.

De l'analyse diplomatique d'Eugen EWIG (Zur Bilhildisurkunde für das Mainzer Kloster Altmünster, p. 137–148) résulte que le faux du XII<sup>e</sup> siècle pour le monastère d'Altmünster, à Mayence, s'appuie sur un texte datant des environs de 720–738 et non pas du IX<sup>e</sup> siècle, comme on l'avait supposé jusqu'ici. La liste des témoins qui contient notamment les noms des parents de la fondatrice et la liste des biens qui forment la dotation initiale du monastère constituent les éléments authentiques qui se dégagent du texte. Parmi ces biens on compte une *area* à Mayence, acquise par Bilhildis, et quelques alleux.

Heinrich KOLLER (Zur Rechtsstellung Karantaniens im karolingischen Reich, p. 149–162) constate, d'après la confirmation des biens de l'église de Salzbourg par Louis le Germanique, en 860, une différence très nette entre la Bavière et



la Pannonie/Carinthie. En Bavière, la longue tradition de l'usage de l'écrit, qui s'est maintenue depuis le Bas-Empire dans tous les actes juridiques privés qui touchent à la propriété, exige une réglementation prudente, tandis qu'en Carinthie une telle tradition fait défaut. D'après la répartition et la localisation des propriétés telles qu'elles apparaissent dans le diplôme de Louis le Germanique, les Carolingiens n'ont pas tenu compte, en Carinthie, des formes d'organisation du duché national slave, mais ont repris les cadres administratifs antiques, signe d'une politique vraiment impériale.

Karl JORDAN (*Der Harzraum in der Geschichte der deutschen Kaiserzeit. Eine Forschungsbilanz*, p. 163–181) donne un aperçu des recherches récentes sur la région du Harz. Son histoire pendant le haut moyen âge apparaît sous une lumière nouvelle depuis que Reinhard Wenskus a établi l'origine des Liudolfinger, leur installation en Thuringe par les Mérovingiens et leur collaboration avec les Carolingiens dès le VIII<sup>e</sup> siècle. Les principaux centres de la très haute époque ont été les monastères de Brunshausen, de Gandersheim et de Quedlinbourg. Les palais royaux tels que Grone, Pöhlde, Wallhausen ou Tilleda font de la région du Harz la région centrale des Ottoniens. Les recherches sur leurs itinéraires et leurs palais l'ont clairement établi. L'essor de la région autour de Werla et de Goslar doit beaucoup aux mines d'argent du Rammelsberg exploitées dès le X<sup>e</sup> siècle. Des travaux récents ont insisté sur le rôle de Goslar sous Henri II, Conrad II et Henri III, sur le lien entre la réorganisation des biens fiscaux sous Henri IV et la construction des châteaux dans cette région et sur la résistance de la noblesse saxonne à cette politique royale. Sous Lothaire III, le Harz redevient encore une fois l'une des assises du pouvoir royal, puis Frédéric Barbe-rousse et Henri le Lion se le disputent.

Le cas particulier du palais royal de Dahlum (Königsdahlum, cercle de Hildesheim-Marienburg) retient l'attention de Dietrich CLAUDE (*Die Pfalz Dahlum*, p. 182–199). Ce palais, situé sur la prolongation du Hellweg, à proximité d'autres palais royaux ottoniens tels que Werla, Seesen ou Brüggen, apparaît d'après l'étude de l'itinéraire d'Otton I<sup>er</sup> comme son »palais de Noël« en Saxe dans la première moitié de son règne. Il y a célébré cette grande fête au moins trois fois, peut-être même cinq ou six fois. Après avoir établi la place de Dahlum dans l'itinéraire d'Otton, Claude rassemble la documentation sur la topographie et l'architecture du palais. L'église, la *curtis* et le palais forment les éléments constitutifs des palais saxons, ainsi à Dahlum. Les redevances payables à Dahlum au moyen âge classique relèvent un caractère »public« qui trahit l'ancienne organisation fiscale carolingienne. Claude suppose, avec de très bonnes raisons, que le palais de Dahlum a été fondé non pas sur une propriété des Liudolfinger, mais sur un bien carolingien.

Harald ZIMMERMANN (*Zu Flodoards Historiographie und Regestentechnik*, p. 200–214) précise la manière dont Flodoard a inséré les documents qu'il avait trouvés dans les archives de son église dans sa monumentale *Historia Remensis ecclesiae*. Dans le premier livre, il utilise la littérature hagiographique et le testament de saint Rémi fabriqué par Hincmar. A partir du II<sup>e</sup> livre, il puise dans les chartes conservées dans les archives de l'église de Reims dont il copie in extenso six diplômes royaux et un faux pontifical. Flodoard retient sous forme



d'analyses les actes qui ont trait à la propriété ecclésiastique – donations, confirmations, testaments, privilèges royaux. Zimmermann étudie, de plus près, les analyses des diplômes d'immunité de Childebert II aux premiers Carolingiens et les textes qui touchent à la déposition d'Ebbon et aux querelles qui s'en suivirent pendant le pontificat de Hincmar. La technique des analyses de Flooard est très simple: après l'introduction par *inquit*, l'analyse, très brève, mentionne le nom du destinataire du document et son contenu réduit aux mots clés.

La transformation du monastère de Sainte Margarete à Waldkirch, en Forêt Noire, fondé par le duc Burchard I<sup>er</sup> de Souabe (917–926), en monastère royal par la *traditio* et la concession de la *libertas* par Otton III, en 994, est accompagnée d'une «intégration liturgique» dans l'église impériale. Helmut MAURER (St. Margarethen in Waldkirch und St. Alban in Mainz. Zur Rolle der Liturgie bei der Eingliederung eines Klosters in die ottonische Reichskirche, p. 215–223) en voit la preuve dans l'envoi à Waldkirch d'un livre liturgique (Vienne, cod. lat. 1888), livre exécuté à Saint-Alban, à Mayence, centre de la production liturgique à la fin du X<sup>e</sup> siècle. Cet envoi aurait été provoqué par Otton III lui-même.

Heinz THOMAS (Zur Kritik an der Ehe Heinrichs III. mit Agnes von Poitou, p. 224–235) compare la lettre de Siegfried de Gorze à Poppon de Stavelot contenant la critique violente du mariage projeté entre Henri III et Agnès de Poitou avec une lettre de Bern de Reichenau. Cette lettre contient aussi, dans sa *laus maiorum*, une allusion à l'obstacle canonique de la parenté des deux futurs époux. Bern fait donc partie du groupe de ceux qui critiquent ce mariage qui menace les bonnes relations entre le Salien Henri III et le Capétien Henri I<sup>er</sup>.

A côté du *Carmen de Hastingae praelio*, les *Gesta Normannorum ducum* de Guillaume de Jumièges sont la source la plus proche de la conquête d'Angleterre, mais non pas la plus fidèle. Kurt-Ulrich JÄSCHKE (Die Englandfrage in den Gesta Normannorum ducum des Wilhelm von Jumièges, p. 236–262) constate que les événements qui suivent immédiatement la conquête sont concentrés à l'extrême, voire supprimés, par exemple la résistance des fils d'Harald. L'ouvrage a un caractère nettement panégyrique; il est centré sur la nouvelle dignité royale du duc. Tous les faits qui justifient le statu quo et qui ne sont rapportés que par Guillaume de Jumièges sont sujets à caution.

Malgré les recherches de K. Hofmann et de G. B. Borino, il n'est possible de considérer le *Dictatus Papae* ni comme la *capitulatio* ni comme l'index d'une collection canonique. Horst FUHRMANN («Quod catholicus non habeatur, qui non concordat Romanae ecclesiae». Randnotizen zum Dictatus Papae, p. 263–287) remarque que les lois qui correspondraient à un tel recueil ne se retrouvent pas dans la littérature canonique de l'époque. Le *Dictatus Papae* répond à un besoin pratique: avoir sous la main un abrégé systématique des droits de l'église romaine. La définition de l'hérésie, que Fuhrmann étudie de plus près, ne remonte pas telle quelle à saint Ambroise, mais réduit une de ses lettres à une formule concise et radicale. Urbain II et Pascal II ainsi que les groupes réformateurs en Allemagne du Sud (Constance) qui sont proches de Rome, reprennent cette formule du *Dictatus Papae*.



Pour cerner de plus près la forme littéraire de la *Vita Henrici IV*, Friedrich LOTTER (Zur literarischen Form und Intention der Vita Heinrici IV., p. 288–329) retrace l'histoire des deux types de biographie de l'antiquité chrétienne, celui qui vise à définir la personnalité par la description de ses actes et celui qui suit de près le modèle des Évangiles, des Actes des Apôtres et des Apocryphes. Le premier type est celui des vies des évêques; il l'emporte, à l'époque mérovingienne, sur le deuxième, celui authentiquement hagiographique, de la Vie de saint Martin par exemple. La *Vita Henrici* ne suit ni l'un ni l'autre, mais prend pour modèles les épitaphes en prose, tels que les *laudationes* de l'époque impériale et les épitaphes dans les monastères de Corbie et Corvey ou de Cluny à l'époque carolingienne et aux X<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècles. La composition et l'intention de la Vita répondent bien à ce modèle: la plainte et la *laudatio* forment l'introduction, le récit des *res gestae* en occupe le centre. La lutte de Henri pour *pax* et *justitia* contre crime et désordre et sa *fides* qui lui fait souffrir toutes les injustices sans riposter lui-même par l'injustice, militent pour le mettre au rang des bienheureux. Voilà la *consolatio* toute chrétienne sur laquelle se termine la *Vita Henrici*.

Le saint qui participe à la bataille est répandu au moyen âge, d'autant que victoire et défaite ont été considérées comme un jugement de Dieu. František GRAUS (Der Heilige als Schlachtenhelfer. Zur Nationalisierung einer Wundererzählung in der mittelalterlichen Chronistik, p. 330–348) montre comment ce motif passe de l'hagiographie dans l'historiographie. Apparaissent comme »saints – aides dans la bataille« essentiellement les saints du jour de la bataille ou les saints locaux. Les saints de rayonnement national sont rares par contre: en France, l'idée de la royauté a, au moyen âge classique, contrebalancé ce motif, dans l'Empire, saint Pierre, saint Maurice et Charlemagne n'ont joué ce rôle qu'à certaines époques, dans les pays de l'Est, seule la Bohême a eu, à travers les siècles, un saint national, saint Wenceslas.

Josef FLECKENSTEIN (Ministerialität und Stadtherrschaft. Ein Beitrag zu ihrem Verhältnis am Beispiel von Hildesheim und Braunschweig, p. 349–364) soumet à un examen serré quelques thèses récentes sur le rôle de la ministérialité dans les villes. Il prend pour exemples une ville épiscopale, Hildesheim, et une ville ducale, Brunswick. Dans l'une et dans l'autre, les liens entre les ministériaux et leurs seigneurs réciproques sont si étroits que rien ne permet de parler de »ministériaux bourgeois« comme le fait K. Schulz, même si quelques ministériaux habitent la ville ou y possèdent des biens. Fleckenstein ne constate qu'un seul cas de *ministerialis* membre du conseil de Brunswick. Le fait que plusieurs conseillers bourgeois comptent parmi leurs ancêtres des ministériaux ne justifie pas l'appellation de »ministériaux bourgeois«, car le service qui est le signe de la ministérialité n'existe plus pour eux. Mieux vaut donc parler de »bourgeois d'origine ministériale« comme on parle de »chevalier d'origine ministériale«.

Le changement de nom est d'un usage courant au moyen âge, il marque le début d'un pontificat, l'entrée en religion, l'avènement au gouvernement ou encore l'entrée, par le mariage, dans un groupe culturel étranger. Reinhard SCHNEIDER (Karolus, qui et Wenceslaus, p. 365–387) recherche pourquoi le fu-



tur Charles IV qui avait été baptisé sous le nom de Wenceslas, en 1316, reçut, lors de sa confirmation pendant son séjour à Paris en 1323 le nom de Charles. C'est probablement le nom de son parrain, le roi Charles IV de France, qui lui a été donné et non celui de son beau-père Charles de Valois. Le jeune fils du roi de Bohême, Jean de Luxembourg, n'a pas été confirmé par le pape comme le dit Schneider à la suite de Böhmer-Huber (p. 369, 374, 375), mais par un évêque (cf. la traduction allemande du XIV<sup>e</sup> siècle de la *Vita Caroli*, citée p. 375, et tout récemment F. Seibt, *Karl IV.*, Munich 1978, p. 117). Pour cerner les mobiles du changement de nom de Wenceslas-Charles, Schneider étudie le choix des noms des trois frères de Charles. Il y reconnaît l'influence très forte d'un groupe politique bohémien qui exige l'intégration totale des Luxembourgeois dans la tradition politique de la Bohême. Pour contrebalancer cette pression, Jean envoie son fils en France et lui fait adopter le nom de Charles qui étaiera plus tard ses prétentions à la couronne impériale. Charles IV lui-même a très habilement choisi les noms de ses propres enfants.

La dernière contribution, celle de Hans Kurt SCHULZE (*Mediävistik und Begriffsgeschichte*, p. 388-405) s'attaque à un problème de méthode épineux, celui de la conformité de nos notions scientifiques et politiques modernes avec le monde médiéval. Pour les uns elle est impossible, d'où la nécessité de reprendre purement et simplement les mots de l'époque, par exemple *pagus*. Pour les autres ces notions sont inévitables, car la description scientifique a besoin d'abstractions comme seigneurie/«Grundherrschaft», Etat, noblesse, liberté. Schulze passe en revue les travaux récents sur quelques unes de ces notions-clés du vocabulaire des médiévistes modernes et constate que les recherches sur les mots comme *pax, ius, concordia, libertas, servitus, fidelitas* ou sur des groupes sociaux comme les paysans, la famille, la *gens*, la *natio*, loin d'être des discussions méthodologiques qui se perdent dans l'abstraction, apportent une description de plus en plus adéquate des phénomènes médiévaux.

Les éditeurs de ce volume de mélanges ont, très heureusement, facilité la tâche du lecteur en ajoutant un index très complet à cet ouvrage.

Reinhold KAISER, Bonn

Mélanges d'Histoire et d'Archéologie offerts au professeur Kenneth John CONANT par l'association Splendide Bourgogne, Macon (Editions Bourgogne Rhône Alpes) 1977, 283 p.

K.-J. Conant a consacré une partie importante de sa vie à l'étude de la Bourgogne médiévale, et plus particulièrement de l'abbaye de Cluny. Ses travaux dans ce domaine font autorité et sa grande oeuvre de synthèse sur Cluny a consacré ses recherches. L'Association Splendide Bourgogne rend maintenant au savant un hommage de gratitude et d'admiration qui ne se réfère pas uniquement à la Bourgogne médiévale, mais à bien d'autres domaines de la recherche archéologique ou historique de cette région.

Après une préface de Roland MARTIN, ce recueil réunit les travaux suivants: